

Théâtre
de la
Ville
P A R I S
LES ABBESSES

DIRECTION
EMMANUEL
DEMARCY-
MOTA

DOSSIER PRESSE

UN THÉÂTRE SOLIDAIRE

SAISON 2020-2021

NOVEMBRE 2020

ARIA DA CAPO

CRÉATION

SÉVERINE CHAVRIER

12 - 15 NOVEMBRE 2020

LOCATION

THÉÂTRE DE LA VILLE-ESPACE CARDIN 1, AV. GABRIEL. PARIS 8 ■ THÉÂTRE LA VILLE-LES ABBESSES 31, RUE DES ABBESSES. PARIS 18
theatredelaville-paris.com ■ 01 42 74 22 77

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE VALÉRIE DARDENNE vdardenne@theatredelaville.com ■ 01 48 87 87 39

COMMUNICATION/PRESSE THÉÂTRE DE LA VILLE AUDREY BURETTE aburette@theatredelaville.com ■ 01 48 87 84 61

PRESSE COMPAGNIE IRÈNE GORDON-BRASSART irenegordon.presse@gmail.com ■ 06 15 89 85 77



Théâtre musical / Création

SÉVERINE CHAVRIER

ARIA DA CAPO

ILS ONT ENTRE TREIZE ET SEIZE ANS. ILS SONT L'ADOLESCENCE D'AUJOURD'HUI, SANS FARD.

Une fille et trois garçons. L'un joue du violon, l'autre du trombone, un troisième du basson, elle, elle chante et joue du piano. Séverine Chavrier s'est mise à leur écoute à tous les sens du mot puisque dans ce spectacle ils jouent de la musique, chantent, s'amuse mais aussi racontent à leur manière ce que cela signifie pour eux d'être adolescent. Leurs paroles tranchent avec les idées reçues sur cet âge qu'on dit ingrat. Avec des jeux de masques, ils ironisent sur le regard que portent sur eux leurs aînés. Ou alors c'est avec des mots empruntés à Thomas Bernhard qu'ils éreintent leurs idoles: les anciens, les grands compositeurs, leurs parents... Fruit d'une recherche en commun autour de la musique et de l'improvisation, cette création restituée au plus près l'intensité du désir, entre tendresse et énergie sauvage, face à un monde ouvert à tous les possibles ■ Hugues Le Tanneur

DURÉE 1H50

MISE EN SCÈNE **SÉVERINE CHAVRIER**
TEXTE **GUILAIN DESENCLOS, ADÈLE JOULIN & ARESKI MOREIRA**
CRÉATION VIDÉO **MARTIN MALLON & QUENTIN VIGIER**
CRÉATION SON **OLIVIER THILLOU, SÉVERINE CHAVRIER**
SCÉNOGRAPHIE **LOUISE SARI**
COSTUMES **LAURE MAHÉO**
ARRANGEMENTS **ROMAN LEMBERG**
LUMIÈRES **JEAN HULEU**
CONSTRUCTION DÉCOR **JULIEN FLEUREAU**

AVEC **GUILAIN DESENCLOS, VICTOR GADIN,
ADÈLE JOULIN, ARESKI MOREIRA**

TARIFS 22 €

- 30 ANS/ÉTUDIANT **16 €**

DEMANDEUR D'EMPLOI/INTERMITTENT/DÉTAXE **17 €**

- 14 ANS **GRATUIT**

TOURNÉE 2020/2021

21 - 24 oct. CDN Orléans / Centre-Val de Loire

4 - 7 mars Centre Pompidou, Paris

PRODUCTION CDN Orléans/Centre-Val de Loire.

COPRODUCTION Théâtre de la Ville-Paris - Théâtre national de Strasbourg.

SCHERZANDO, AGITATO, ANDANTE MA NON TROPPO

UN QUATUOR DE JEUNES APPRENTIS MUSICIENS EXPLORE SON ÂGE ET SES SOUBRESAUTS. L'ADOLESCENCE EST-ELLE UNE PROMESSE OU UNE TERRIBLE ATTENTE, UNE ACUITÉ RARE OU UNE CONFUSION DES SENTIMENTS, UN RETRAIT OU UN ÉLAN, UN SAS OU UN CONTINENT? DE QUELS ÉTATS MÉLANCOLIQUES OU EXTATIQUES EST-ELLE PORTEUSE? SI ELLE ÉTAIT UNE ALLURE MUSICALE, LAQUELLE SERAIT-ELLE?

ARIA DA CAPO

L'expression qui signifie « à partir du début » désigne une forme d'air très utilisée dans l'opéra du XVII^e au XVIII^e siècle. L'apogée de l'*aria da capo* correspond à toute la période baroque et elle est étroitement liée à l'existence de chanteurs aux qualités vocales exceptionnelles, les fameux castrats, aujourd'hui disparus.

Air en trois parties de structure ABA', l'*aria da capo* permettait aux interprètes de déployer une vocalité foisonnante. Une première partie, A, expose un thème, suivi d'une seconde partie, B, qui doit établir un contraste affectif et vocal. La troisième partie, A', est la reprise de la mélodie A, savamment ornementée. L'interprète se livre à des variations vocales pleines de virtuosité, destinées à faire briller tout son art de l'expressivité. C'est un moment d'improvisation permanente qui devait peu à peu indisposer les compositeurs trouvant que le castrat ou la *prima donna* prenait un peu trop d'importance par rapport à leurs partitions. Peu à peu, et surtout vers la fin du XVIII^e siècle, les compositeurs commencent à noter précisément le « *da capo* ». Cette troisième partie qui reprend la mélodie initiale ne sera plus un espace de liberté, et l'*aria da capo* finira par disparaître au XIX^e siècle.

in Opera-online.com

ENTRETIEN Propos de Séverine Chavrier recueillis par Oriane Jeancourt pour le Théâtre national de Strasbourg et le festival Musica

En tant que musicienne, après avoir croisé si souvent musique, théâtre et danse dans tes spectacles, réalises-tu un rêve avec *Aria da Capo* : consacrer entièrement un spectacle à de jeunes musiciens ?

SÉVERINE CHAVRIER : Je réalise surtout le rêve de travailler avec des adolescents, j'en avais le désir depuis longtemps. Mais c'est grâce à la musique et à la rencontre de ces jeunes musiciens que j'ai pu sauter le pas. La musique comme art et apprentissage me donnait le point d'entrée, l'autre point cardinal pour tenter de déplier leur monde. C'est avec eux que nous avons commencé à soulever les questions qui sont au cœur de ce spectacle : comment est-on musicien classique dans le monde d'aujourd'hui ? Comment est-on musicien à quinze ans ? Comment vit-on sa jeunesse avec cette pratique en partie solitaire, si difficile et exigeante ? Si l'on déclare avec Thomas Bernhard que la musique, dans sa sensualité et son abstraction est au-dessus de tout, comment fait-on pour vivre le reste ? Très peu de musiciens sont heureux avec la musique. Ce sont des questionnements que j'ai connus à leur âge, dans ma formation de musicienne. Pour ma part, le théâtre m'a sauvée.

Ce spectacle a-t-il des racines autobiographiques ?

S. C. : Le lien que j'ai avec eux se fonde sans doute sur l'adolescence que j'ai eue mais surtout sur cette passion pour la musique. Nous avons des expériences, des références et des passions communes.

Mais tout est parti d'eux. J'ai rencontré Areski Moreira, le violoniste, sur mon spectacle d'après Thomas Bernhard, *Nous sommes repus mais pas repentis* et il m'a ensuite menée aux autres interprètes, pour former ce quatuor de jeunes musiciens que vous voyez sur scène. La matière première que je tiens à préserver, c'est leurs paroles, leurs échanges, leurs confidences, leurs rires, leurs complicités, leurs lucidités, leurs intransigeances, leurs préoccupations. Pour moi, c'est comme un plan en coupe de leur quotidien, un journal de leurs ébats espérés ou ratés. Je crois au fait que leur langue, avec ses scories, ses nouveaux vocables, puisse faire poésie et que notamment la violence de leurs propos nous ouvre la porte d'un monde qu'on ne soupçonnait pas et qui peut questionner notre propre avenir.

Ils parlent beaucoup d'amour et de musique, dirais-tu que ce sont les points cardinaux de leurs existences ? Dans quelle mesure ce spectacle est-il aussi une célébration de l'amitié adolescente ?

S. C. : Le désir est la question centrale de leur vie. Savoir si on sera aimé, si on arrivera à aimer, à être désiré, à exprimer sa charge érotique, ce sont des questions cruciales je crois, à cet âge où on construit son paysage sensuel. Cette attention pour cet éveil du désir qu'est cette longue attente de l'adolescence est au cœur de notre travail. Puis, vient la question de la musique, comme monde du spectacle, comme apprentissage, comme exigence, comme absolu, comme passion, comme inatteignable. L'amitié aussi est fondatrice à cet âge, comme émancipation, baromètre de ses émois. Ici, l'amitié masculine, dans tout ce qu'elle comporte d'ambiguïté, d'amour, de rivalité. La complicité que l'on a à cet âge-là est unique. Il y a sur scène une passion entre ces hommes. J'ai voulu laisser vivre leurs rires, leurs bêtises, leur joie. Cette fête continue où chacun est confronté à sa solitude à travers le groupe.

Comment as-tu procédé pour faire advenir leurs confidences d'adolescents, portées par l'énergie ou la mélancolie ?

S. C. : Ils ont tenu un journal de répétition ; chaque jour, ils devaient raconter ce qu'ils avaient vécu. La force de leur amitié, réelle, hors scène, a aussi contribué au fait qu'ils réussissent à se livrer comme ils se livrent. Et un travail d'improvisation. Pendant la pause, ils se parlaient, puis ils devaient rejouer quelque chose de leurs discussions sur scène. J'ai travaillé le dispositif technique pour qu'ils puissent être des acteurs sans passer par un apprentissage de la scène. En tout cas, pour moi, ils ont toujours été des artistes à part entière. Grâce à eux, j'ai redécouvert le temps adolescent. Le temps infini de se raconter. La musique est très présente dans le spectacle, toutes sortes de musiques, de celle dite « savante », au rap, de Beethoven aux tubes du moment. Pourquoi cet éclectisme ? Parce que c'est aussi un des grands enjeux des musiciens aujourd'hui : vivre parmi ces musiques, vivre dans le MP3 quand ils cherchent quotidiennement à l'instrument un son riche et complexe. Ils sont traversés par toutes les musiques qu'ils écoutent sur leur smartphone.

Il y avait donc l'idée de s'amuser à en reproduire certaines avec les moyens du bord, tout en trouvant parfois beaucoup de plaisir dans leur charge lyrique. Le musicien classique baigne dans l'immensité d'un répertoire infini et magnifique mais est aussi mis à l'écart de beaucoup d'autres musiques. Pour ma part, je travaille toujours sans complexe avec toutes les musiques. Parce que je pense que la scène peut toutes les accueillir à un moment ou un autre des énergies de plateau.

Ton titre, *Aria da Capo*, suggère une structure libre, offerte aux variations...

S. C. : *Les Variations Goldberg* s'ouvrent sur un *aria da capo*. Au-delà du clin d'œil, il y avait peut-être l'idée du début d'une boucle qui ne serait jamais bouclée, celle de l'adolescence. Un temps long et répétitif, un magnifique piétinement avant le grand saut. Chaque scène est une sorte de miniature, qui pourrait contenir le spectacle entier, une variation autour du même thème.

Comment as-tu pensé la présence des instruments, et de l'orchestre en fond de scène ?

S. C. : Je ne voulais pas que la musique soit une performance, ni un problème. J'aurais voulu qu'ils passent tous par le piano, par le chant, qu'ils aient un rapport à l'harmonie parfois simpliste mais toujours lyrique. Le rapport à l'instrument sur scène est très différent de celui qu'ils ont au conservatoire. Dans le spectacle, il s'agit de la musique comme monde, référence, passion. Or, la musique de scène est pour moi un jeu de ritournelles, de remémorations, de références. Il s'agit de donner la charge lyrique, émotionnelle, énergétique d'une musique dans toute sa simplicité et son ossature. Avec quelques mini-arrangements, une enveloppe technique permanente, ils ont pu parfois improviser, créer une matière sonore qui sert la scène et le spectacle. Tout le travail était de défaire des réflexes d'élèves, de les aider à tenir les ambiances plutôt que de chercher à les transformer sans cesse sans en avoir forcément les moyens harmoniques et techniques. *Less is more*. Et puis il y a cet orchestre fantôme qui attend.

Cet orchestre fantôme est en effet très frappant... Était-il une idée à l'origine du spectacle ?

L'idée est venue assez tôt comme contrepoint et comme échappée à l'enfermement des chambres-boîtes. Échappée spatiale et temporelle aussi, comme un autre monde en voie de disparition, en résonance avec les voix off de musiciens absents. J'aime que cet orchestre sans musiciens, travaillé par quelques signes d'une présence humaine, apparaisse en film comme un off mental, comme un lieu d'attente ou de repli qui symboliserait aussi bien l'anonymat du groupe que le spectre de la grande musique symphonique.

SÉVERINE CHAVRIER

Séverine Chavrier est née en 1974 à Lyon. De sa formation en lettres et en philosophie à ses études de piano au Conservatoire de Genève et d'analyse musicale en passant par de nombreux stages sur les planches, Séverine Chavrier a gardé un goût prononcé pour le mélange des genres.

Comédienne ou musicienne, elle multiplie les compagnonnages et les créations avec Rodolphe Burger, François Verret (dont elle fut l'interprète remarquée au Festival de Montpellier-danse 2009 et au Festival d'Avignon 2011) et Jean-Louis Martinelli, tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. À l'automne 2010, elle devient artiste associée au Centquatre à Paris. Elle y donne *Épousailles et représailles*, d'après Hanokh Levin (créé au Théâtre des Amandiers). En 2012, elle crée *Plage ultime* au Festival d'Avignon. Elle joue également en duo avec Jean-Pierre Drouet (Festival d'Avignon, Opéra de Lille) et avec Bartabas en juin 2013, tout en continuant à développer des collaborations musicales.

Depuis 2015, Séverine Chavrier développe par ailleurs un travail au long cours avec la création d'*Après coups*, *Projet Un-Femme* sont les deux premiers volets, créés en 2015 et 2017, réunissant des artistes femmes venues du cirque et de la danse. Depuis janvier 2017, elle a pris la direction du Centre dramatique national d'Orléans.

En janvier 2020, à l'invitation de Carmen Romero et du Festival Santiago a Mil, Séverine Chavrier a mis en scène une version en espagnol des *Palmiers sauvages*, *Las Palmeras Salvajes*, interprétée par deux acteurs chiliens : Claudia Cabezas et Nicolás Zárate.

Les quatre interprètes d'*Aria da Capo* ont été ou sont élèves du Conservatoire à rayonnement départemental d'Orléans.

ARESKI MOREIRA (17 ans)

Intègre en 2009 et débute le violon l'année suivante. Il suit en parallèle des cours de danse, des ateliers de musique traditionnelle et débute le piano.

En 2018, il entre au Conservatoire Maurice Ravel de Paris. La même année, il rencontre Séverine Chavrier pour les représentations orléanaises de *Nous sommes repus mais pas repentis* (*Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard).

GUILAIN DESENCLOS (17 ans)

Intègre le Conservatoire d'Orléans à l'âge de 10 ans, commençant son cursus par le piano, instrument qu'il travaille pendant cinq ans avant d'étudier le basson.

Passionné par l'histoire de la musique classique, il s'intéresse depuis trois ans à la composition. En septembre dernier, il devient élève du Conservatoire à rayonnement régional de Paris.

ADÈLE JOULIN (18 ans)

Étudie le piano au conservatoire d'Orléans, dès l'âge de cinq ans. En parallèle, elle travaille le chant, la danse et la musique.

VICTOR GADIN (16 ans)

Benjamin du quatuor, a choisi le trombone après deux années d'initiation, tout en découvrant la batterie et la guitare hors de l'institution.